



HUGUES ARMAND-DELILLE

MADOFF ET MOI

TÉMOIGNAGE

1 mort,
2 milliards envolés,
3 secondes gravées à jamais
dans ma mémoire.

Flammarion



HUGUES ARMAND-DELILLE

MADOFF ET MOI

**1 mort,
2 milliards envolés,
3 secondes gravées à jamais dans ma mémoire.**

Hugues Armand-Delille n'aurait jamais dû travailler dans le milieu de la finance. À 23 ans, alors qu'il n'avait pas les diplômes requis, le destin lui fait croiser la route de Thierry de la Villehuchet, l'un des *brokers* les plus célèbres de la place, qui décide de le prendre sous son aile.

De Paris à New York, le jeune homme découvre alors le monde des *golden boys*, son exubérance, son hystérie, ses plaisirs et ses côtés sombres. Malgré lui, Hugues devient le spectateur privilégié de l'affaire Madoff.

Avec ce récit nerveux et captivant, l'auteur dévoile les coulisses du plus gros scandale financier de notre époque.

HUGUES ARMAND-DELILLE a 25 ans. Madoff et moi est son premier livre. Il vit entre Paris et New York.

Flammarion

Extrait de la publication

Madoff et moi

Hugues Armand-Delille

Madoff et moi

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-4138-1

*À la mémoire
d'Emmanuel Beghi.*

CHAPITRE 1

Entretien d'embauche

17 décembre 2007. J'ai entouré la date en rouge dans mon agenda. J'ai la gorge sèche, du mal à avaler. Peut-être à cause de la cravate. Bien sûr, il a fallu que je me trompe d'adresse. J'ai confondu la rue Saint-Honoré et celle du Faubourg-Saint-Honoré, cinq stations d'écart. Quand je me suis rendu compte de mon erreur, j'ai failli me mettre à pleurer. J'ai couru comme un dératé dans le métro, transpirant dans mon costume bien repassé. Je suis arrivé avec presque une demi-heure de retard, persuadé d'avoir déjà ruiné cette occasion inespérée. Mais personne n'a eu l'air de remarquer mon absence. Ici, je suis quantité négligeable. Invisible. Cordial mais très occupé, Guy, l'homme que j'ai rencontré au

Madoff et moi

premier rendez-vous, m'installe, pour me faire patienter, dans une salle vide. Rien qu'un écran géant pour les vidéo-conférences. Une table et quelques chaises. C'est tout. Froid et austère. Le seul détail notable, c'est que la fenêtre donne sur la cour de l'Élysée. De l'autre côté du mur, j'entends des bruits de pas énervés qui claquent sur le parquet, les sonneries frénétiques des téléphones, les chiffres énormes qui volent dans l'air, le pouls rapide de la haute finance. Je suis assis au cœur de la ruche, chez Access International Advisors, l'une des plateformes de *hedge funds* les plus prestigieuses du monde. Je suis candidat pour un stage. Et j'ai décroché un rendez-vous miraculeux avec le *big boss*, l'un des deux fondateurs de la boîte, Thierry de La Villehuchet. En réalité, je n'ai rien à faire ici. Rien ou pas grand-chose en tout cas. Ni mon CV ni mes études ne justifient cette aubaine. Juste mon culot, ma veine, et mon nom peut-être aussi.

*

Au départ, je voulais une expérience dans l'immobilier. J'étais en dernière année à l'EDC, une école de commerce respectable à

Entretien d'embauche

la Défense, et je cherchais un stage de fin d'études. J'avais présenté plein de CV, obtenu deux entretiens et... rien. Impossible de trouver un plan pour me lancer dans cette grande aventure qu'on appelle le monde du travail. Et puis, je m'étais souvenu que, quelques mois plus tôt, ma grande sœur m'avait invité à un dîner avec quelques-uns de ses amis. Là-bas, j'avais croisé Laure, une fille qui avait été stagiaire chez Access. Pendant la soirée, elle m'avait dit qu'elle pouvait me donner leur contact. « Tu peux les intéresser, tu sais. Tu as un nom... Tu as l'air de savoir parler, c'est tout ce qu'il faut pour devenir *sales*. »

Sur le moment, je n'y avais pas trop prêté attention. D'autant plus que je ne savais pas vraiment ce qu'était un *sales*. Je ne savais pas que le mot était synonyme de *broker*, l'intermédiaire entre une personne fortunée et un investissement. Mais comme je n'avais plus grand-chose à perdre, j'avais commencé doucement à me renseigner sur le sujet, en surfant un peu sur le web. Et j'avais finalement décidé de retrouver la fameuse Laure pour lui demander de l'aide. Très gentille, elle m'avait donné sans hésiter le mail de Guy,

jeune recrue très brillante de la société : 33 ans, huit ans au service d'Access, un sens aigu du *business*, un avenir assuré. J'ai encore laissé passer deux jours à me demander si cette tentative désespérée avait un sens.

Un lundi matin, après un coup de fil énervé de mon banquier, je me suis lancé. J'ai rédigé un message en anglais pour bien montrer que j'étais bilingue. J'ai expliqué que ma mère était américaine, que je possédais la double nationalité et que je pouvais donc sans problème aller travailler au bureau de New York. Là où tout se passe réellement. Ensuite, je me suis promis de me tenir éloigné de ma boîte mail et de ne pas passer les prochaines heures à guetter une improbable réponse. Mais cinq minutes plus tard, ma messagerie clignotait. Je ne voulais pas trop y croire. J'ai vu s'afficher le nom de Guy et j'ai imaginé une seconde qu'il devait s'agir d'une réponse automatique parce qu'il est en vacances ou un truc de ce genre. Et pourtant... Quelques lignes rédigées en style quasi télégraphique. « Profil qui nous intéresse. Je suis à Paris dans deux semaines. On se rencontre. » Je ne voulais pas me faire d'illusions. Désespéré comme je l'étais, cette

Entretien d'embauche

proposition ressemblait à une petite lumière au bout du tunnel. J'ai croisé les doigts.

*

Le premier rendez-vous s'est d'autant mieux passé que je n'ai pas dit grand-chose. Je me suis contenté d'écouter Guy me présenter la société, en pensant que j'aimerais bien un jour lui ressembler. À un moment, il a dû lire l'admiration et l'envie dans mes yeux. Or, l'envie, dans ce milieu, est un critère capital de sélection. Il faut qu'elle vous dévore de l'intérieur, que l'ambition vous brûle les tripes, pour avoir une chance de réussir. Guy m'a proposé de revenir et de rencontrer Thierry. Je me suis demandé s'il n'avait pas lu mon CV trop vite, s'il ne confondait pas HEC et EDC. Je n'arrivais pas, pourtant, à faire confiance à ce coup de chance. Il devait cacher quelque chose : on n'a jamais vu l'avenir s'offrir comme ça, sur un plateau d'argent...

Toujours assis dans la salle vide, je me répète en boucle les définitions que j'ai apprises par cœur ces derniers jours, comme un lycéen inquiet. C'est quoi un *hedge fund*,

Madoff et moi

c'est une société d'investissement pouvant exercer différentes stratégies sophistiquées pour le compte d'investisseurs qualifiés. Bingo, un point ! C'est quoi un manager ? C'est un gérant de *hedge funds* dont l'objectif est de créer de la performance absolue, donc de la valeur. *Yes* Hugues, bravo ! Quelles sont les différentes stratégies : macro, arbitrage d'options, *long short equity*, etc. Je sais à peu près que ces stratégies font référence à une manière plus ou moins risquée de placer l'argent pour le faire fructifier. Mais toutes ces notions sont encore hyperfloues dans ma tête. Je me raccroche quand même à mes définitions parce que je n'ai pas grand-chose d'autre à faire valoir si on me pose des questions. J'ai le ventre noué, peur d'en faire trop. Si je me plante aujourd'hui, l'occasion ne se représentera probablement jamais.

*

Access International est une société particulière : l'une des rares en Europe à avoir l'immense privilège de pouvoir placer son argent chez Bernard Madoff. Les autres sont suisses. Et ce droit n'est pas simple à obtenir

Entretien d'embauche

car le seul nom de Madoff rime avec prospérité. C'est une icône de Wall Street, le super-héros des managers, l'homme qui n'a jamais perdu. Depuis plus de vingt ans, tous ceux qui ont confié leur fortune au très reconnu fondateur du Nasdaq ont gagné beaucoup d'argent. Madoff propose une rentabilité confortable, régulière, entre 10 % et 15 % par an. Jamais d'année négative, pas de banqueroute possible. C'est une garantie, un îlot de certitude dans la jungle vacillante et dangereuse de la finance. Tout le monde veut se réfugier chez lui, dans son abri atomique. Thierry de La Villehuchet et Patrick Littaye les premiers.

Les deux associés se sont connus sur les bancs de l'école et ont fait leurs premières armes ensemble chez BNP Paribas. À la fin des années 80, forts de deux décennies d'expertise en banque d'investissement, ils décident de créer une passerelle qui donne accès aux meilleurs *hedge funds*, ceux dont tout le monde parle aujourd'hui. Patrick, précurseur dans ce domaine et bien introduit dans le milieu, a entendu parler de Madoff avant les autres. Et, au début des années 90, il frappe une première fois à la porte du

Madoff et moi

« maître ». Il a déjà dans son giron une très prestigieuse clientèle, les familles les plus riches de la vieille Europe. Beaucoup des clients de la société traversent des avenues, des parcs, des rues qui portent leur nom. Ils font quasiment partie du patrimoine du pays. Malgré ces arguments, Madoff refuse l'offre de Patrick et lui claque la porte au nez. Le fait de restreindre le nombre d'investisseurs augmente l'envie d'entrer dans ce club fermé. C'est logique. Madoff le sait, évidemment. Mais Thierry et Patrick sont patients, obstinés. Leur envie de réussir ne souffre aucun refus. Ils insistent, reviennent régulièrement à la charge. Et, en 1995, ils obtiennent leur fameux laissez-passer. Comme prévu, la fortune suit, l'argent pleut, Access grandit.

*

Un hurlement me ramène à moi. « Mais qu'est-ce qui m'a foutu un connard pareil ! » Et le bruit d'un téléphone qui s'écrase contre le mur. Thierry est hors de lui. Guy vient lui rappeler que je l'attends dans la petite salle de conférence. Il m'avait complètement oublié. Je l'entends approcher et retiens ma

Entretien d'embauche

respiration, m'attendant à tomber nez à nez avec le grand méchant loup en personne. Mais l'homme qui passe la porte est détendu, souriant, jovial. Il m'offre une franche poignée de main et m'invite à le suivre. Un instant, je me demande si c'est bien le même type qui jurait derrière la porte quelques instants plus tôt. Je m'assieds en face de lui à son bureau, au beau milieu d'un *open space*. Pas du tout l'image stricte que je m'étais faite de cet endroit : une pièce un peu pompeuse dont on ferme la porte la plupart du temps. Au contraire, Thierry veut être joignable à tout moment, il veut tout entendre, voir tout ce qui se passe, contrôler en temps réel l'activité de sa société. Mais moi, dans ce contexte, j'ai du mal à me concentrer. J'espère juste que tout le *staff* ne va pas écouter ce que j'ai à dire. Je me sens débutant, imposteur. J'essaie d'évacuer cette pensée désagréable.

Thierry se cale au fond de son fauteuil pour mieux me dévisager. Il a des yeux bleus perçants que fait ressortir son bronzage naturel. Un peu rond, les cheveux blancs, il a un physique *cool*, une expression bienveillante, l'air distingué avec une pointe de

gaillardise. Il plisse les yeux et se choisit un ton plus incisif. « Guy m'a dit du bien de vous mais ça ne suffit pas, annonce-t-il d'entrée de jeu. Qu'est-ce que vous faites là, Hugues ? »

J'avais préparé toutes les questions mais pas celle-là qui me reste totalement en travers de la gorge. Je commence à bafouiller. J'essaie de reprendre dans l'ordre le super *speech* imparable que j'ai répété des centaines de fois dans ma chambre, devant ma glace, de profil, de face, en me brossant les dents. Je prends ma voix d'adulte et je lance : « Merci tout d'abord de me recevoir. » La phrase sonne faux, préparée à l'avance et placée au mauvais moment. « Vous m'offrez une opportunité extraordinaire, celle de travailler pour une société comme la vôtre à New York. C'est un challenge dans ma vie. Une expérience internationale, c'est très important pour débiter une carrière et... »

Thierry me coupe au bout de dix secondes. « Hugues, vous voulez faire du pognon ? » Il me regarde au fond des yeux et je n'arrive pas à deviner s'il s'agit d'une question piège, s'il faut rire ou répondre sincèrement. Thierry n'attend pas. « Il faut que

Entretien d'embauche

vous avez envie de faire du pognon, reprend-il très sérieusement. On est là pour ça. J'ai lu votre CV, vous n'êtes pas un étudiant extraordinaire. Vous n'avez pas fait vos preuves dans notre domaine. Il faut au moins que l'envie soit là. »

Je m'enfonce dans mon fauteuil, j'ai les cordes vocales coincées dans mon nœud de cravate. Je suis en train de perdre pied, de foirer le rendez-vous.

« Les garçons comme vous qui font une école de commerce un peu médiocre ont d'autres options que la finance, ajoute-t-il encore, avec une pointe de sadisme. Vous êtes mignon, vous devriez travailler dans la mode... »

C'est la phrase de trop, celle que je ne peux pas laisser passer sans réagir. L'orgueil réveille ma conscience embrumée. Je ne sais pas d'où la réplique me revient, de quel coin planqué de ma mémoire, mais j'entends la phrase avec une impeccable netteté dans ma tête. Je la lance d'une voix plus claire, jouant mon poste à quitte ou double.

« Oscar Wilde affirmait que la mode est une chose tellement ignoble qu'il faut en changer tous les six mois. »

Madoff et moi

Thierry se rassied dans son fauteuil et me considère différemment. À la fois surpris et content de me découvrir une seconde épaisseur. Il me regarde avec satisfaction, comme un type qui vient de faire une bonne affaire inattendue.

— Vous aimez Oscar Wilde, alors ?

— Beaucoup.

— Moi aussi. Je l'adorais... à votre âge.

Il a marqué un temps avant d'ajouter.

— Hugues, vous êtes engagé.

*

Thierry me précise que je pars dans trois semaines à New York et qu'en tant que stagiaire, je serai rémunéré à hauteur de 1 000 dollars par mois. J'aurais voulu crier mais l'endroit ne s'y prêtait pas. J'aurais pu attendre une vie entière que ce genre d'occasion se présente seule. Et en la provoquant, je n'avais même pas osé imaginer que cela puisse marcher, que je puisse faire mes débuts dans la finance, sans même un diplôme valable en guise de passeport.

Avant de signer, il reste cependant encore un détail à régler. Je dois me soumettre à une

Entretien d'embauche

analyse graphologique obligatoire. Thierry m'envoie dans le bureau d'un type nettement plus effrayant que lui. Tancrède, le directeur du bureau de Paris, mesure deux mètres de haut et ne parle qu'en hurlant. On sent que cet homme est une cocotte-minute et qu'il peut exploser à n'importe quel moment. Il n'est pas ravi de me voir dans son bureau. « Tu prends un papier et tu écris trois pages », m'ordonne-t-il.

— Qu'est-ce que je dois écrire ? demandé-je du bout des lèvres.

— N'importe quoi, on s'en fout ! crie-t-il excédé.

Je suis seul devant ma feuille blanche. Je sais que l'exercice est une simple formalité mais ma main tremble et les lettres ont une allure bancale. Manquant d'inspiration, j'opte pour une autobiographie désordonnée.

*

« Je m'appelle Hugues Armand-Delille, j'ai 22 ans, je suis sur le point de partir à New York pour le premier vrai challenge de ma vie. Mes parents sont séparés depuis

Madoff et moi

plusieurs années. J'ai un père français, agriculteur, qui a fait Harvard avant de choisir de revenir cultiver ses terres. Ma mère américaine était prof de communication. Mais elle a arrêté de travailler pour s'occuper de ma grand-mère malade. J'ai aussi un frère (qui est DJ et producteur de musique, ici à Paris) et une sœur (qui travaille pour Google à Londres), je suis le petit dernier. Mon père est un ascète qui ne s'intéresse pas aux plaisirs matériels. Il a toujours tenu à ne pas me donner trop d'argent de poche pour que je gagne ma vie tout seul, j'ai occupé pas mal de petits jobs au cours des derniers étés. J'ai été serveur, j'ai nettoyé des voitures, repeint des maisons, tondu des pelouses. J'ai payé moi-même la moitié de mon école en empruntant de l'argent que je continue à rembourser tous les mois. Je viens d'un bon milieu mais je suis le copain pauvre de la bande, celui qui est tout le temps en galère. Seulement à compter d'aujourd'hui, j'ai envie de changer de camp. »

*

Entretien d'embauche

Je rends mon papier et m'apprête à partir. Une seule chose me retient encore mais je ne sais pas si je dois avoir cet ultime culot ou pas. En imaginant que l'on puisse m'envoyer travailler à New York, j'avais fait une petite simulation de budget. La ville est hors de prix, pas moyen de se loger pour moins de 1 500 dollars et mes parents ne vont pas vraiment m'aider. Je sais que je ne vais pas m'en sortir. Alors, je fais un truc fou. Je tente le tout pour le tout. Thierry est déjà parti à un rendez-vous. D'une main tremblante, je frappe à la porte de Guy. Je parie sur le fait qu'il est déjà passé par là, qu'il comprendra. Je rougis en entrant dans son bureau. « Guy, je me sens mal de te dire ça mais je ne pourrai jamais m'en sortir avec 1 000 dollars par mois. » J'avais posé par écrit la liste de mes dépenses essentielles, en essayant de rester clair, concis. Il fait une mine compréhensive. « Je ne te promets rien mais je vais voir ce qu'on peut faire. » Un moment, il me semble même que mon audace lui plaît, qu'elle lui paraît de bon augure. Il sourit et je m'en vais.

En quittant l'immeuble, je me sens incroyablement léger. Il fait froid mais

Madoff et moi

j'adore marcher même quand le vent souffle. J'enfile mon imperméable de grand-père et je remonte les rues jusqu'aux Champs-Élysées, en sautant de joie comme un gamin. Peu important les conditions : je pars à New York ! Je passe un coup de fil à ma mère pour lui annoncer la bonne nouvelle. Elle est tellement fière. Avec son accent WASP à couper au couteau, elle me dit simplement : « *You are going to be a golden boy, my son.* »